

## AVANT-PROPOS

“Abricot, subst. m. Fruit fort connu”.

P. Richelet  
*Dictionnaire portatif  
 de la langue françoise, Liège, 1784*

À mesure que les travaux se développent en sémantique lexicale, les chercheurs sont amenés à prendre la mesure de la variété des valeurs ou sens en contexte d'un même mot. Dans le langage ordinaire au moins, c'est la question même de l'*identité lexico-sémantique* qui est en cause. Car comme l'établissent avec précision les recherches sur corpus larges de **Cécile Fabre**, **Benoît Habert** et **Dominique Labbé**, la situation est plus favorable dans les textes à vocation terminologique, ou plus proches du domaine des langues de spécialité, où l'identité référentielle, sérieusement garantie par le registre du document, trouve aussi un écho dans certaines régularités syntaxiques, rendant ainsi moins urgente la question de l'identité conceptuelle. La tendance naturelle est de reléguer vers la marge les sens auxquels ne correspond pas un prototype psychologique clair, plus ou moins entériné par l'histoire et identifié au sens littéral, ou premier ou de base. Un tel prototype est en principe aussi — surtout dans le cas des noms — en régime référentiel : on en attend qu'il serve à construire des classes de référents, qu'il ait donc pour horizon sémiotique les logiques d'appartenance ou d'inclusion, caractéristiques tout particulièrement des terminologies et des nomenclatures. S'il est naturel, à la manière des logiciens et des auteurs de dictionnaires, de chercher à associer, avec le plus de stabilité possible, un mot ou un morphème à un ensemble, si possible unaire, bien circonscrit de significations ou concepts (le signifié saussurien, double en creux du signifiant), les études récentes prennent la mesure du coût théorique d'un tel choix, ou de ce qu'on pourrait appeler par polémique son volontarisme autovérifiant. La variabilité des sens en emploi, l'omniprésence notamment des emplois non dénominatifs des noms (aussi bien en position thématique que rhématique) et la place

envahissante prise par des phénomènes qu'une longue tradition (notamment francophone) s'est plu à fixer sur un pôle rhétorique, discursif ou tropologique, espérant ainsi sans doute ne point trop contaminer la mécanique de l'assignation référentielle, débouchent naturellement sur une remise en cause de l'identité lexicale. On se souvient que pour J.-J. Rousseau, ou encore F. Nietzsche, la métaphore est "première". Bien qu'il y ait peu à faire d'une déclaration aussi péremptoire, elle entre à certains égards en consonance avec bien des analyses qui circulent à travers les contributions de ce numéro.

Si dans leur richesse et leur diversité, les phénomènes polysémiques font comme on dit *symptôme*, ce n'est pas eux que nous thématiserons ici. C'est en amont que nous insisterons sur le fait que toute naturalisation du signe est entachée pour son envers — cette "image mentale" qu'est supposé être le signifié saussurien — de bien des insuffisances et ambivalences, rendues sensibles par le banc d'essai qu'est pour elle la variation polysémique<sup>1</sup>:

<sup>1</sup>*Au point que la polysémie apparaît vite comme un "artefact de la linguistique"*  
[Victorri, 1997].

(i) Elle confond les dimensions philologique et psychologique du problème. Il faut rappeler que les mots sont d'abord des entités linguistiques (philologiques) et que, ne serait-ce que parce qu'ils ont une histoire, c'est un aspect de leur identité qui, parce qu'il les situe dans leur ordre propre, a une préséance de principe sur les aspects psychologiques (donc référentiels). Toute confrontation entre les deux ordres révèle une distorsion considérable, illustrée dans plusieurs contributions et que n'ignorent pas les amateurs d'étymologies.

(ii) Comme le rappelle une certaine tradition philosophique (Wittgenstein, Austin et autres), il y a quelque chose de bizarre dans l'idée même qu'un mot ait un sens. Seule semble avoir vraiment du sens (un sens ?) l'intention du locuteur, ou l'intentionnalité imputable aux seuls sujets. Le mot n'est qu'un catalyseur, un support pour les jeux intentionnels de la signification. Sur le versant référentiel, il semble encore plus raisonnable de postuler que c'est au niveau d'entités plus concrètes, les syntagmes, les énoncés, les discours, que s'élabore l'acte de référence effectué par le locuteur.

(iii) Pour de nombreuses raisons, on ne saurait se satisfaire des modèles classiques qui se contentent d'opposer deux strates (signification/référence ou encore référence virtuelle/référence actuelle, ...) sans les assigner suffisamment clairement à leurs domaines ontologiques radicalement distincts. L'évidente fonctionnalité de ce partage (qui recoupe en principe largement le partage syntaxique entre N et SN) a le

défaut d'être pensée dans des termes trop exclusivement représentationnalistes : la signification est une sorte de version *light* de la référence, selon un modèle hiérarchique, inscrit dans un espace ontologique homogénéisé, qui est aussi celui où on profile des notions comme concret vs abstrait, spécifique vs générique, hyperonyme vs hyponyme, où les référents extra-linguistiques, enserrés dans des logiques d'appartenance ou d'inclusion, servent de garants aux distinctions linguistiques. Si l'on a le bon sens de son côté quand on se fait le champion d'une thèse du genre : "le sens du mot «chien» est de fixer les conditions requises pour qu'un X soit un *chien*", il faut quand même rappeler qu'il y a loin de la coupe aux lèvres<sup>2</sup>. Confusion en germe — au cœur même de l'acte qui prétend les distinguer — entre la question "que veut dire "X" ?" et la question "qu'est-ce qu'un X ?". Le prix à payer peut sembler lourd : que deviennent les sens du mot "chien" dans *avoir un chien assis sur son toit* (en maçonnerie) ; *nettoyer le chien du fusil de chasse* ; *il fait un temps de chien* ; *ton copain, c'est vraiment un chien* ; *avoir un mal de chien* ; *se regarder en chiens de faïence* ; *ce n'est pas fait pour les chiens* ; *mourir comme un chien* ; *faire le jeune chien* ; *rompre les chiens*, etc.<sup>3</sup>? Autant d'usages dont on doit placer la possibilité au cœur de la signification lexicale du mot "chien", sous peine de se condamner à les déformer. A quoi bon en effet d'un point de vue de sémantique nominale (et pas seulement du SN) postuler une différence entre signification et référence si cela ne contribue pas à clarifier les écarts référentiels si massivement présents dans les sens en emploi.

(iv) C'est donc le principe d'une association stable signifiant/signifié qu'il faut d'abord mettre en cause<sup>4</sup>. Parce qu'il ignore les usages et sous-estime grossièrement le travail "situé" de l'interprétation. En tous cas si l'on conçoit le signifié-image mentale comme une forme de représentation des référents auxquels il renvoie<sup>5</sup>. Il reste cependant possible, comme

<sup>2</sup>Nous n'aborderons pas ici le problème de l'identité conceptuelle (ou notionnelle). Débat ouvert, en interaction avec le nôtre, qui concerne plus le psychologue cognitiviste ou le philosophe.

<sup>3</sup>Chacun de ces exemples pose des questions différentes à toute analyse lexicale. Si "chien assis" et "chien du fusil" proviennent de transferts gestaltistes, les autres exemples mettent en jeu un ensemble varié de propriétés extrinsèques (des expériences, des rapports, des stéréotypes, des valeurs). Les calculs ne se font pas sur l'extension du mot, mais pas non plus sur son "intension". Ils traduisent l'inscription lexicale de multiples représentations culturelles, dont il devient très vite peu convaincant de dire qu'elles sont, au terme de quelque nécessité, associées à l'animal "chien". En fait, on voit bien mal au nom de quoi. Pas de comparaison dans tout ça ! Pas de connaissance réglée du chien ! C'est à la limite la même contingence que celle des liens étymologiques entre "figue" et "foie", "buis" et "boîte", "format" et "fromage", etc.

<sup>4</sup>Cf. aussi Recanati [1997], et les autres contributions de la même publication.

<sup>5</sup>Il faut rappeler que les prototypes eux-mêmes n'ont d'actualité que dans le cadre d'une activation spécifique. Le contexte supposé neutre d'un test de sollicitation psychologique ne donne les résultats qu'il donne que parce qu'il comporte une sortie de la langue, qui a tendance à rester inconsciente. Or l'essentiel est précisément dans cette sortie en douceur, qui fait confondre l'ordre de la langue et celui des référents ou catégories référentielles. On ne peut même poser la question de l'identité lexicale qu'en se dégageant de cette aporie. Il n'est en rien nécessaire de considérer qu'un "arbre à cames" (pièce d'une voiture automobile) est ou n'est pas (ou est plus ou moins) un arbre pour reconnaître que le mot simple "arbre" se retrouve à l'identique dans le mot composé "arbre à cames". Même chose pour une paire comme "flûte à champagne" et "flûte", etc. [Cadiot, 1997].

<sup>6</sup>Le mot comme jeu  
immédiat de  
l'inscription dans une  
mécanique d'extension.

Selon deux axes,  
métaphorique et  
métonymique. Ainsi de  
"pied" dans par  
exemple "pied de la  
montagne", "pied de la  
chaise", "être au pied  
du mur", "prendre son  
pied", "faire le pied de  
grue", "pied à terre".

Dans une sorte d'en-  
deçà du signe  
saussurien, nos mots  
sont aussi de simples  
traces de nos activités,  
états de pensée, fixés  
sans être analysés, un  
peu à la façon de  
diagrammes (comme  
les codes routiers). On  
pense aux écritures  
idéographiques en  
général et notamment  
aux caractères  
cunéiformes des  
anciennes écritures  
mésopotamiennes  
(notamment  
sumérienne) dont  
J. Bottero explique que  
chacun est devenu très  
vite, moins l'indice d'un  
objet précis — celui  
qu'il représentait  
d'abord — qu'une  
façon d'accolade  
regroupant une somme  
variable de réalités, ou  
objectivement connexes,  
ou conventionnellement  
rapprochées autour de  
cet objet originel : le  
"pied" renvoyait à  
toutes les activités ou  
attitudes dans lesquelles  
était impliqué cet  
organe : "station  
debout", "marche" et  
"déplacement local",  
"port" et "transport"  
[Bottero, 1990, p. 41].

<sup>7</sup>Aucune des idées  
défendues ici ne sont  
des thèses, plutôt des  
constats, même s'ils

nous venons de le suggérer, de le concevoir plus comme une instruction, schématique ou non, au principe des mécanismes d'application référentielle, analogiques ou déplacés<sup>6</sup>. Ceci suppose qu'on refuse pour de bon de confondre signification et dénomination, comme on évite de confondre philologie et psychologie, sens et représentation. L'opposition entre sémiotique (accès) et sémantique (ce à quoi l'on accède) peut ainsi reprendre des couleurs. Peut-être n'y a-t-il là qu'une reformulation du programme de Benveniste :

"(...) chercher au-delà des désignations, qui sont souvent très divergentes, à atteindre le niveau profond des significations qui les fondent (...)"  
[Benveniste, 1969, avant-propos].

(v) Il y aurait ainsi deux versions opposées du sens, et par ricochet du signe linguistique. Dans celle que nous critiquons, le sens (ou signifié) est donné par symétrie dans le même paquet-cadeau que le signifiant. Dans celle que nous promouvons, le sens n'est qu'une trace, ce qui comporte que d'emblée il soit d'accès problématique. C'est aussi, on le sait, sur cette alternative qu'insistaient C. K. Ogden et I. A. Richards [1923] en soulignant que la réduction saussurienne, en faisant du signifié une "entité psychique", immanente au signe lui-même, résolvait par le vide le procès de l'interprétation.

(vi) Finalement, il est cohérent que plusieurs des contributions de ce numéro radicalisent le débat avec la linguistique dite cognitive, comme elles le font avec les sémantiques à base logique. Les mots ne seraient pas essentiellement des principes (même sérieusement repensés) de regroupement d'objets, mais des outils pour leur appréhension, outils utilisés bien au-delà de ce à quoi ils semblent prédestinés. Ce sont plutôt des pointeurs ou des index. Grâce à l'indexicalité, le locuteur pointe sur un référent, mais sans prétendre ni le décrire ni l'identifier, sauf protocole(s) particulier(s). En contradiction aussi avec la conception du signe comme *symbole*, et plus proche donc de l'*indice* (ou *index*) peircéen. En tous cas, pour ceux qui liront ce numéro de *Sémiotiques*, il sera devenu clair que, même là où existe un contenu sémantique psychologiquement stable pour les mots, il ne détermine leur emploi que partiellement<sup>7</sup>. Les mots pointent sur des objets en indiquant comment ils doivent être appréhendés, mais seulement partiellement au nom de ce qu' "est" l'objet.

Confrontée à la polysémie comme donné phénoménologique majeur, la sémantique référentielle — parce que c'est son travail — continue de poser, mais avec des raffinements sans cesse renouvelés, la question de savoir quel type d'information est associé aux mots. Que l'on penche pour

des structures de traits ou pour des CNS, pour des prototypes ou des stéréotypes (voire des topoi), des schémas ou des instructions. Que l'on exploite des outils d'origine logique (comme l'opposition intension/extension), sémiotique (comme l'opposition dénotation/connotation) ou psycho-cognitive (la notion de rôle, l'opposition entre "essence réelle/causale" et "essence nominale", par exemple). Que l'on partitionne au niveau du discours la construction du sens en mécaniques sémiotiques hétérogènes (en insistant par exemple sur le rôle de l'inférence [Kayser, 1997]). Que l'on invente des dispositifs plus complexes tels les espaces mentaux de G. Fauconnier [1984] ou les structures en qualia de J. Pustejovsky [1991, par exemple], ou encore, à un niveau différent, les structures radiales de G. Lakoff [1987]. Que l'on élabore plutôt des modèles partiels tels les notions de profil et de base de R. J. Langacker [1987, notamment], le principe de métonymie intégrée de G. Kleiber [1994], et bien d'autres. Que l'on insiste sur l'ancrage ontologique, externe à la langue, de la conceptualisation et de la catégorisation, seulement indexées ou convoquées par le mot. Que l'on insiste sur la sous-détermination du sens linguistique, etc. Dans tous les cas, le travail du sémanticien reste de cerner le type d'information associé à un mot, de montrer par exemple qu'une information inattendue est cependant attachée par un biais au mot lui-même, ou au contraire imputable seulement aux effets de collocation aux différents niveaux, et de rendre compte plus techniquement des conditions et des raisons de ces associations que seul le contexte fait émerger.

(vii) Du côté du monde, tout idéal qui même inconsciemment apparente finalement la langue à une nomenclature, est au niveau des principes battu en brèche par l'irréalisme d'un système qui prétendrait donner un nom à chaque "chose". Incohérence fonctionnelle, surcharge mémorielle, méconnaissance des principes ontologiques et anthropologiques de l'individuation, du relativisme linguistique, de l'abstraction, de la schématisation, des ancrages discursifs et idéologiques, etc. : toute vue monosémique comporte plus d'erreurs encore sur les "choses" que sur les mots.

A cet égard, le travail de **Song-Nim Kwon-Pak** illustre, entre deux langues typologiquement éloignées, le coréen et le français, la possibilité (systématique et régulièrement attestée, au point d'être un lieu commun de la linguistique contrastive) qu'un même "réfèrent" soit conceptualisé comme unique ou comme multiple. Qu'il s'agisse de la planète, de la matière ou du "sol" (du *plancher des vaches*), la terre est en français toujours la terre. Ce n'est pas seulement une question de mot (pas de

*restent très partiels, couplés à des hypothèses de travail. Pour ceux qui seraient tentés par une lecture philosophique, soulignons que rien ne justifie d'y voir une prise de position par exemple entre le conceptualisme (voire un certain nominalisme) et le réalisme. En se centrant sur notre débat, l'identité lexicale, on s'assure une forte autonomie par rapport aux questions métaphysiques, même si elle n'est bien sûr que relative. La question du constructivisme linguistique, en tous cas, n'a pas d'ancrage métaphysique.*



l'homonymie), mais bien, au moins en partie, de conceptualisation. Ces trois entités (la planète, la matière, le sol) sont certes données dans des expériences distinctes, mais entre lesquelles on peut trouver un lien. Il y a du "causal" ET du "nominal". A l'inverse en coréen, ces trois notions sont disjointes dans le lexique et du coup sans doute dans les représentations cognitives. La leçon est bien sûr qu'il n'y a pas de référent linguistique qui ne soit construit : chaque mot dans sa langue sollicite différemment l'expérience perceptuelle et du coup, l'espace, le temps, l'aspect, les modalités, les points de vue... toutes catégories descriptives artificiellement séparées pour marquer l'anthropologisation du sens lexical, sa plasticité extrême, son ancrage dans les pratiques et les expériences.

La différence entre savoir linguistique et savoir conceptuel fait l'objet de l'étude de **Richard Carter** qui montre comment les entrées lexicales doivent être délestées des composants qui activent des connaissances par définition transversales (qu'elles soient plus génériques que les savoirs lexicaux ou au contraire plus spécifiques). Par exemple, la connaissance du fait que les livres sont destinés à être lus ne fait pas partie du savoir lexical attaché à "livre", puisque le mot "livre" peut sélectionner bien d'autres prédicats appropriés et que mille autres choses peuvent aussi être lues.

De même le travail longuement élaboré de **Moché Tabatchnik** sur le signe dévalorisé dans la prose exupérienne éclaire-t-il d'une lumière vive la richesse interne d'un signifiant comme "été", travaillé qu'il est par l'ensemble de nos investissements, modulés par des catégorisations variées, empiriques autant que modales. Sous l'angle référentiel, on peut en effet dire : de telles valeurs dérivent de l'été comme saison, mais rien n'est moins sûr au plan sémantique où, à tout prendre, l'inverse serait plus cohérent (ce dont sont des traces des formules d'usage comme *ça fait deux ans qu'on a pas d'été dans ce foutu pays ! Y'a plus de printemps !*).

Le pari d'un sens littéral se découvre finalement plus confus que clair, plus encombrant qu'utile, plus coûteux qu'économique. La contribution d'**Anne Barseghian** rappelle que la *Logique de Port-Royal* promouvait déjà l'idée d'une double détermination du signe, induite souvent par l'énonciation et qui se matérialise par le concept d' "idée confuse". A. Barseghian étudie la possibilité d'examiner cette notion dans le cadre des analyses présuppositionnelles contemporaines et propose la perspective dynamique d'une disjonction interne des paroles (double énonciation).

Le travail de **Pierre Cadiot** et **Leland Tracy** sur le mot "tête" contribue — dans le prolongement des analyses bien connues de A.-J. Greimas — à l'élaboration d'un modèle génératif du sens lexical,

permettant d'extraire les différents rapports (ou propriétés extrinsèques ; pour cette notion [Cadiot, Nemo, 1997a, 1997b]) qui ont le statut de plans pour la construction de référents variés. On débouche ainsi sur une approche minimaliste de la représentation lexicale, selon laquelle il existe une distinction entre les connaissances lexicales et conceptuelles, les représentations lexicales étant minimales et conventionnelles, et toute la générativité du système étant attribuée au niveau conceptuel. Ce modèle est comparé à d'autres approches, et les auteurs soutiennent qu'il est mieux compatible avec une théorie plausible de l'acquisition lexicale.

**Pierre Cadiot et François Nemo** étudient le rôle que joue dans la langue ordinaire la famille des énoncés de double caractérisation (tautologiques, paradoxaux ("Paris n'est plus Paris"), anomaux ("Ce vieil homme est un grand enfant"), métaphoriques ("Les femmes sont des mantes religieuses"), à différenciation interne ("Il y a vacances et vacances", etc.) et le phénomène de non-fixité interne du domaine sémantique couvert par un même nom ou un adjectif (il y a des pays qui sont considérés comme "plus asiatiques" que d'autres). Tout ceci plaide en faveur d'une description du sens lexical non en termes de propriétés, mais de caractéristiques.

L'étude de **Soraya Oukil** sur le mot *voile* dans la presse algérienne met en évidence l'importance de la situation dans la construction du sens en emploi. L'auteur montre comment le calcul du sens des noms s'effectue à partir des propriétés fonctionnelles des objets. Ces propriétés fonctionnelles (en fait des rapports ou des accès) se monnayent en propriétés plus spécifiques, relatives au type de discours et au contexte d'émergence de ce discours.

Les emplois typiquement problématiques du verbe aspectuel *commencer* sont examinés par **Franck Lebas** à la lumière de deux notions théoriques : l'indexicalité du sens, d'une part, qui fait l'hypothèse que la base conceptuelle apportée en propre par un mot est exploitée dans un processus de pointage, et non de détermination, des valeurs que ce mot prend dans la phrase. L'opposition entre extension et intension, d'autre part, qui donne un statut théorique à la possibilité d'inhiber certaines composantes sémantiques dans une forme stable de sens afin d'indexer des emplois particuliers.

C'est également le verbe *commencer* qu'étudie à un autre niveau **Georges Kleiber**. Il montre le caractère peu satisfaisant aussi bien du traitement par changement de type du SN2 — de l'objet à l'événement — (J. Pustejovsky, *idem* et *passim*) dans un énoncé comme *Paul commence un livre*, que du traitement par prédicat intercalé ou "approprié" (*Paul commence (à lire) un livre*). La solution de G. Kleiber consiste à proposer

que SN2 soit considéré comme l'argument sémantique direct de "commencer", en gardant sa valeur sémantique d'origine. Ce qui suppose que le verbe soit réinterprété comme un prédicat incrémentiel, signifiant aussi bien la création d'un objet qu'un processus régulier de modification d'un objet déjà existant.

Si elles sont faites dans des perspectives variées, si elles se situent dans des cadres théoriques parfois à peine compatibles, si même elles se distinguent les unes des autres par une évaluation assez différente des enjeux et des attendus — des limites aussi — du travail sémantique, les études de ce volume ont toutes en commun de problématiser avec originalité la question de l'identité sémantique des unités lexicales.

*Pierre Cadiot*



## Références

BENVENISTE (E.)

1969, *Le Vocabulaire des institutions indo-européennes : 1. économie, parenté, société*, Paris, Minuit.

BOTTERO (J.)

1990, "L'Écriture et la formation de l'intelligence en Mésopotamie ancienne", *Le Débat*, n° 62, p. 38-60.

CADIOT (P.)

1997, *Les Prépositions abstraites en français*, Paris, A. Colin.

CADIOT (P.), NEMO (F.)

1997a, "Pour un sémiogénèse du nom", *Langue française*, n° 113, p. 24-34.1997b, "Propriétés extrinsèques en sémantique lexicale", *Journal of French Language Studies*, n° 7, p. 127-146.

FAUCONNIER (G.)

1984, *Espaces mentaux*, Paris, Minuit.

KAYSER (D.)

1997, "La Sémantique lexicale est d'abord inférentielle", *Langue française*, n° 113, p. 92-106.

KLEIBER (G.)

1994, *Nominales : essais de sémantique référentielle*, Paris, A. Colin.

LAKOFF (G.)

1987, *Women, Fire and Dangerous Things : What Categories Reveal About the Mind*, The University of Chicago Press.

LANGACKER (R. J.)

1987, *Foundations of Cognitive Grammar*, vol I., Stanford University Press.

OGDEN (C. K.), RICHARDS (I. A.)

1923, *The Meaning of Meaning*, London, Routledge and Kegan.

PUSTEJOVSKY (J.)

1991, "The Generative Lexicon", *Computational Linguistics*, vol. 17, n° 4, p. 409-441.

RECANATI (F.)

1997, "La Polysémie contre le fixisme", *Langue française*, n° 113, p. 107-123.

VICTORRI (B.)

1997, "La Polysémie : un artefact de la linguistique ?", *Revue de sémantique et pragmatique*, n° 2, p. 41-62.

